

**MONTMARTRE, QUATRIÈME ET DERNIER ÉTAGE D'UN PETIT IMMEUBLE PARISIEN.** François-Henri Désérable range un carton rempli d'exemplaires de son dernier livre, *L'Usure d'un monde*, publié en mai chez Gallimard. Dans le salon, chaque objet semble être à sa place : le long d'une bibliothèque bien ordonnée se mêlent une longue crosse de hockey, souvenir de ses années de hockeyeur professionnel, un vieux revolver du XIX<sup>e</sup> siècle, modèle identique à celui utilisé par Verlaine contre Rimbaud, et des portraits de quelques figures littéraires et tutélaires. Parmi elles, deux photos de l'écrivain suisse Nicolas Bouvier dans ses jeunes années. Récit d'un séjour de quarante jours en Iran à la fin de l'année 2022, *L'Usure d'un monde* est un hommage tout à la fois à l'auteur de *L'Usage du monde* et aux femmes qui retirent leur voile aujourd'hui malgré l'oppression des mollahs. « *Nicolas Bouvier est une présence essentielle dans ma vie* », souffle l'écrivain de 36 ans. Pour preuve, une étagère entière est réservée à l'auteur genevois. À ses côtés, des œuvres de Pierre Michon, de Paul Verlaine ou de Jean Echenoz. Des romans, de la poésie mais, étonnamment, peu de récits de voyage. « *Si c'est la lecture, à 18 ans, de Belle du Seigneur, d'Albert Cohen, qui m'a donné envie d'écrire, c'est celle de L'Usage du monde il y a quelques années qui m'a donné une furieuse envie de partir, de chausser les semelles de vent.* » Entre deux gorgées de thé, François-Henri Désérable récite de mémoire, presque religieusement, la deuxième page du livre : « *C'est la contemplotation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre 10 et 13 ans, qui donne ainsi envie de tout planter là...* » La prose de Bouvier est son bréviaire. « *L'Usage du monde était devenu ma bible. L'Évangile de la route selon saint Nicolas* », écrit-il dans *L'Usure d'un monde*. Nombreux sont les écrivains à se référer à l'auteur suisse, vingt-cinq ans après sa disparition. Adoré par ses lecteurs qui ne cessent d'offrir ses livres mais mal connu du grand public, Nicolas Bouvier (1929-1998) reste un auteur tout à la fois confidentiel et reconnu. Traduit en plus d'une quinzaine de langues, son premier livre, *L'Usage du monde*, paru en 1963 (Librairie Droz), est le récit d'un voyage d'une année et demie réalisé à l'âge de 24 ans dans une Fiat Topolino avec son ami peintre Thierry Vernet, entre Genève et la passe de Khyber, à cheval entre le Pakistan et l'Afghanistan. Publié à compte d'auteur près de dix ans après son retour, son livre s'est imposé avec le temps comme un incontournable de la littérature de voyage.

## L'usage de Nicolas Bouvier.

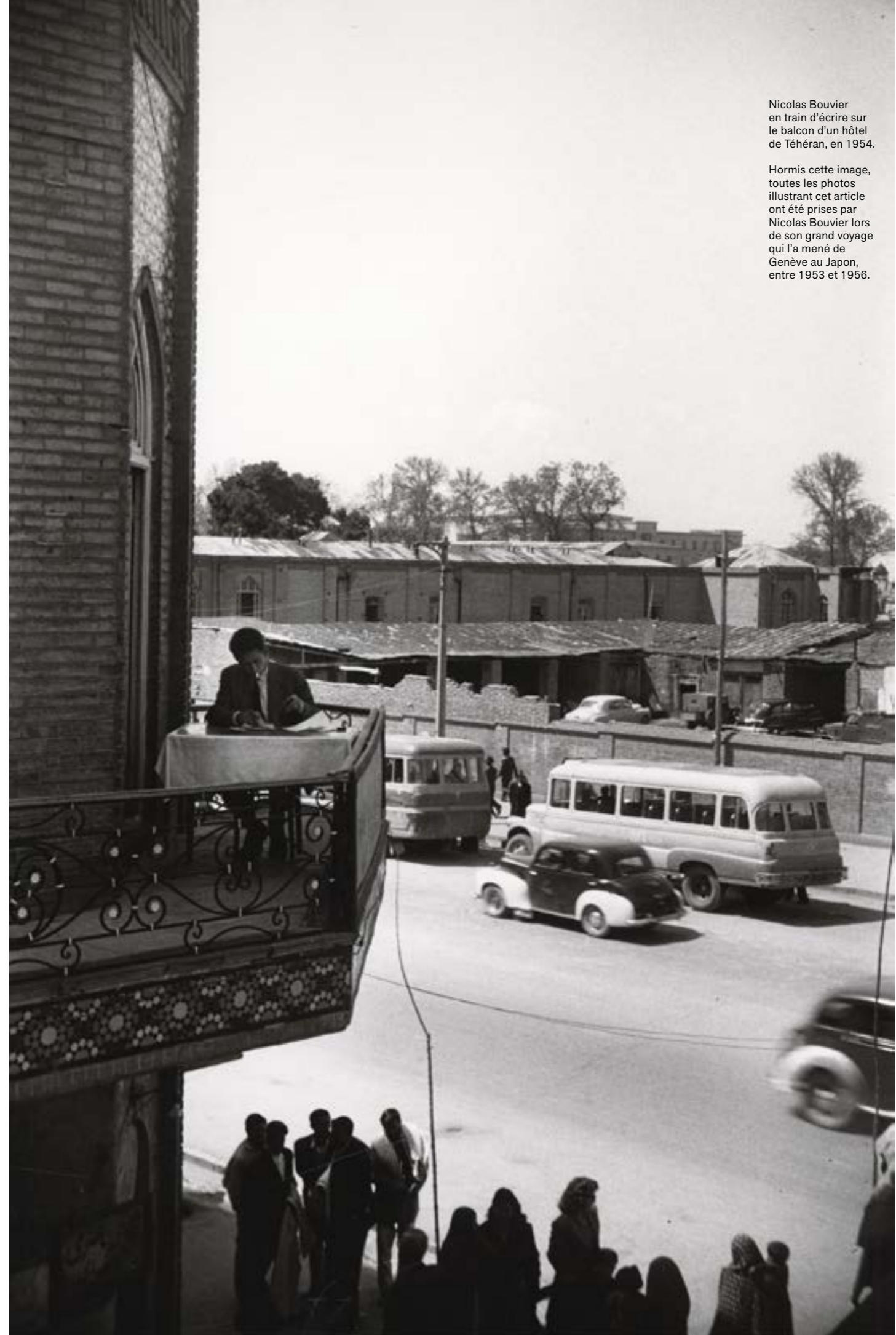
Texte  
Olivier BAUER

SON ŒUVRE A ENGENDRÉ DE NOMBREUX HÉRITIERS. EN 1953, LE JEUNE NICOLAS BOUVIER ENTREPREND UN LONG PÉRIPLÉ À TRAVERS LE GLOBE. LE SUISSE EN TIRE LA SUBSTANCE D'UN PREMIER LIVRE, "L'USAGE DU MONDE", TOUJOURS PERÇU AUJOURD'HUI COMME UNE RÉFÉRENCE ABSOLUE DE LA LITTÉRATURE DE VOYAGE. SYLVAIN TESSON, FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE, INGRID THOBOIS... DE NOUVELLES GÉNÉRATIONS D'ÉCRIVAINS AUX SEMELLES DE VENT CONTINUENT DE SE REVENDIQUER DE CETTE BIBLE ET DE SON AUTEUR, ALLANT PARFOIS JUSQU'À METTRE LITTÉRALEMENT LEURS PAS DANS CEUX DE LEUR ILLUSTRE AÎNÉ.

Le succès a pourtant été long à se dessiner. Ce n'est qu'au début des années 1990, avec la création du festival Étonnants voyageurs à Saint-Malo, que Nicolas Bouvier est érigé en figure majeure de la littérature de voyage. Bouvier le sédentaire devient presque malgré lui un « écrivain-voyageur ». À son retour à Genève, en 1956, il se rend à la gare chaque matin, pendant des semaines, pour voir partir les trains. Mais il dispose déjà sans le savoir de la matière de ses principaux livres à venir : *L'Usage du monde*, donc, *Chronique japonaise* (Payot, 1975), *Le Poisson-scorpion* (Gallimard, 1981) et un splendide recueil de poèmes, *Le Dehors et le Dedans* (Carouge, 1982). Quatre textes majeurs liés à ce grand voyage de jeunesse, et une vie entière dans sa maison de Cognac, à quelques kilomètres de Genève, à tenter de trouver les mots justes pour en rendre compte. Bouvier est toujours un nom qui fait vibrer ceux qui nous racontent le monde.

Parmi eux, l'écrivain Sylvain Tesson. L'auteur à succès de *Sur les chemins noirs* (Gallimard, 2016) a découvert *L'Usage du monde* à la sortie de l'adolescence. Il l'a lu et relu dans ses multiples éditions. « *Quand je l'ouvre, je suis encore émerveillé par la perfection de ses phrases.* » L'écrivain de 51 ans a donné rendez-vous dans les jardins des éditions Gallimard, à Paris. Il a apporté quelques livres de Bouvier et a imprimé sur une feuille A4 des citations qu'il connaît pourtant par cœur. « *Écoutez celle-ci : "On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels."* J'aurais tant aimé écrire cette phrase tirée du *Poisson-scorpion*. » Pourtant, Nicolas Bouvier est presque l'opposé de Sylvain Tesson, comme il le dit lui-même : « *Bouvier est d'abord un humaniste capable de comprendre ses semblables et de se faire accepter très vite par eux. Moi, quand je fais une rencontre importante, ça m'ébranle suffisamment pour qu'ensuite je n'aie plus besoin d'en faire pendant quinze jours ou un mois. J'avoue être beaucoup plus dans mes patries quand je suis sur un sentier ou sur une paroi où personne ne passe.* » Nicolas Bouvier écrit sur les hommes et ce qui les rassemble, leur relation au monde. Sylvain Tesson, lui, nous raconte les espaces et les paysages. Il cherche les lieux où se perdre, « *peut-être pour [se] trouver [lui]-même.* » Solitaire, parfois ombrageux et accusé de conservatisme, l'auteur de *Blanc* (Gallimard, 2022) se montre pourtant généreux lorsqu'il parle de Bouvier : « *C'est la perfection du récit de voyage. C'est un style absolument étincelant, une école d'écriture et une capacité de se servir de la minuscule anecdote pour tirer un dégagement planétaire, universel. Bouvier a trouvé la formule magique !* » Comme tant d'autres, Sylvain Tesson a compris depuis longtemps que le voyage n'est qu'un prétexte chez l'écrivain suisse. Sur la route, Nicolas Bouvier a pris des notes, il a consigné dans des carnets ses rencontres, ses idées. Il a dessiné et pris d'innombrables photos. Il s'est nourri mais n'a rien écrit. « *Son voyage n'est que le combustible, l'étincelle de base. Rien de plus, estime l'auteur Blaise Hofmann, suisse lui aussi. J'ai le sentiment que, pour Bouvier, le voyage n'est jamais une fin en soi, mais la possibilité de vivre une expérience littéraire.* » Blaise Hofmann parle posément avec l'accent de ceux qui sont ○○○

Anonyme/Succession Bouvier et Photo Élysée, Lausanne - Fonds Nicolas Bouvier



Nicolas Bouvier en train d'écrire sur le balcon d'un hôtel de Téhéran, en 1954.

Hormis cette image, toutes les photos illustrant cet article ont été prises par Nicolas Bouvier lors de son grand voyage qui l'a mené de Genève au Japon, entre 1953 et 1956.



Iran, 1954.

Succession Bouvier et Photo Elysée - L'Asanie - Fonds Nicolas Bouvier

nés à l'ombre des montagnes. En 2002, dans le Transmongolien, profitant d'un arrêt prolongé à la frontière entre la Russie et la Mongolie, un voyageur anonyme lui a offert *L'Usage du monde* qu'il venait tout juste de terminer. Comme un passage de témoin. Il en fera la lecture en marchant au cœur des immenses steppes parcourues par les moutons et les chevaux de Przewalski. Un choc et la confirmation pour le jeune homme que la littérature peut être à la hauteur du voyage.

**DEPUIS** tout jeune, Blaise Hofmann n'a cessé de partir et d'écrire. Son premier livre a pour titre *Billet aller simple* (Éditions de l'Aire, 2006). Le deuxième, *Estive* (Zoé, 2007), « un anti-récit de voyage » dans lequel il s'improvise berger dans les alpages, a obtenu, en 2008, le prix Bouvier, créé l'année précédente, au festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo. Hofmann a été professeur de français au lycée, il y a naturellement enseigné Bouvier. Avant de repartir. « *Mon livre préféré est Le Poisson-scorpion*, confie l'auteur de 45 ans. *C'est, je trouve, le plus abouti. C'est aussi le plus écrivain, le moins voyageur.* » Écrit en 1981, *Le Poisson-scorpion* est un lent voyage intérieur, un naufrage, une plongée inexorable dans la solitude et la maladie, le narrateur allant jusqu'à tutoyer la folie. « *On y décèle toute la fragilité de Bouvier, son côté sombre*, souligne Blaise Hofmann. *Pour moi, c'est vraiment dans cette chambre, à Galle, au Sri Lanka, que le voyageur est devenu écrivain. On trouve dans cet ouvrage quelque chose de mystique, qui dépasse de loin la littérature de voyage.* » Blaise Hofmann poursuit : « *On a le sentiment que chaque mot, chaque phrase lui ont beaucoup coûté. Et qu'il n'avait peut-être pas l'énergie, la force d'en offrir plus. Parce que, finalement, Bouvier a peu écrit...* »

À Genève, Nicolas Bouvier a surtout gagné sa vie comme iconographe, travaillant pour différents magazines et maisons d'édition suisses. Ici et là, des journaux et des revues lui commandaient quelques articles qu'il remettait souvent en retard. L'écrivain avait son propre rythme. L'acuité du regard, la justesse de l'écoute lui permettaient de restituer un instant vécu, même très lointain, avec une précision étourdissante. Il écrivait lentement, gommant, raturant, revenant sans cesse à sa Remington. N'a-t-il pas attendu plus de vingt-cinq ans avant d'écrire *Le Poisson-scorpion* sur son séjour fiévreux sur l'île de Ceylan ? Le mouvement du voyage laisse chez lui souvent place à celui de la mémoire. Un récit n'est pour lui rien d'autre qu'un moment revisité. « *Et peu importe si c'est vrai ou non, s'amuse François-Henri Désérable. D'ailleurs, pour moi, la plus belle définition de la littérature de voyage, voire de la littérature en général, est la réponse de Blaise Cendrars à Pierre Lazareff, alors patron de France-Soir. Alors que celui-ci lui demandait un jour s'il était vraiment monté dans le Transsibérien, l'écrivain lui répondit : "Qu'importe si je l'ai pris puisque je vous l'ai fait prendre à tous!"* » Nicolas Bouvier lui aussi a emporté ses lecteurs, que ce soit à Tabriz, à Kaboul ou à Hokkaïdo. Presque toute sa vie, il a écrit chez lui, au Vieux Toit, sa maison de Cognac, posée au-dessus du lac de Genève. Installé tel un stylite dans une petite pièce qu'il appelait sa « chambre rouge » : « *Assis à une petite table de sapin, le dos au piano, je tape sur la vieille Remington qui m'a accompagné pendant quatre ans d'absence entre Trieste et Yokohama. Les mots que j'attends se présentent d'eux-mêmes et sonnent juste, comme des candidats modèles un jour d'embauche exceptionnel. Je peux les engager les yeux fermés* » (*La Chambre rouge*, Métropolis, 1998). Il n'a jamais été nécessaire de partir pour écrire sur l'ailleurs. Dans son essai *Chez soi. Une odyssée de l'espace domestique* (La Découverte, 2015), Mona Chollet, 50 ans, grande admiratrice de l'écrivain suisse, le cite d'ailleurs à de multiples reprises : « *S'il n'avait pas aussi bien rendu compte des* »

○○ sortilèges de l'abri, de la magie sensuelle qui y opère, je ne lui vouerais sans doute pas un amour aussi dévorant.»

«En fait, Nicolas Bouvier a peu écrit sur le déplacement géographique, soutient l'autrice Ingrid Thobois. Ce qu'il a mis en avant dans tous ses livres, ce sont surtout le vacillement et le doute, la peur et l'effacement de soi.» En un mot : la fragilité. À l'instar d'autres écrivaines dans cet univers du voyage qui se féminise, Ingrid Thobois, 43 ans, a longtemps traîné son sac de toile sur les routes menant vers l'Orient. En Turquie, en Iran, en Inde, elle a voyagé avec les mots de Bouvier sur un mini-CD (des entretiens enregistrés par la Radio suisse romande). Pendant des mois, elle a écorné, annoté, élimé *L'Usage du monde*. La jeune femme est passée par Istanbul et Tabriz, elle a vécu à Kaboul, où elle a enseigné le français. C'est ce séjour qui lui a inspiré *Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés* (Phébus, 2007), Prix du premier roman. Si Ingrid Thobois n'a jamais rencontré Nicolas Bouvier, elle connaît tout de l'écrivain. Dans son dernier livre, *La Fin du voyage* (Labor & Fides, 2022), elle confesse : «J'avais érigé un homme en mythe et à moins de renoncer au second, je ne pourrai rien comprendre du premier.» Elle lui a consacré une biographie à l'attention des enfants, *Des fourmis dans les jambes* (Éditions La Joie de lire, 2015), et a rédigé la postface de la dernière édition du recueil de poésies *Le Dehors et le Dedans* (Zoé, 2022). Pendant des années, Ingrid Thobois n'a cessé de revenir au Vieux Toit pour partager des moments de complicité avec Éliane, la veuve de l'écrivain.

Nicolas Bouvier est presque malgré lui devenu un objet de voyage. Les écrivains d'aujourd'hui partent sur ses traces, à la rencontre de ses fantômes. Blaise Hofmann s'est rendu à Ceylan, mais est resté à distance de la chambre de l'écrivain. Peut-être par superstition. Contrairement à Pierre Ducrozet, prix de Flore pour *Le Grand Vertige* (Actes Sud, 2020). Lui a voulu pousser la porte de la «117<sup>e</sup> chambre», où il a vécu reclus durant son séjour. «L'auberge d'Hospital Street tombera un jour à terre, emportant avec elle la chambre de Bouvier et ses malélices. Elle demeurera une fiction, et c'est mieux ainsi. L'enfer s'est définitivement refermé sur lui-même», écrit-il dans son essai *Partir léger* (Actes Sud, 2020). À presque 40 ans, juste avant que la pandémie mondiale ne l'oblige à rebrousser chemin, Pierre Ducrozet a cherché à mettre ses pas dans ceux de l'écrivain tant aimé : «J'avais littéralement envie d'être contaminé non seulement par ce qu'il écrivait, mais aussi par les lieux par lesquels il était passé...»

La question se pose : peut-on encore voyager comme le faisait Bouvier ? L'ensemble des écrivains rencontrés affirment que c'est encore possible. Dans le sillage de leur illustre prédécesseur, le voyage est une question d'état d'esprit et de lenteur bien plus que le simple choix d'une destination. «Il faut aujourd'hui avoir de l'imagination pour trouver ses usages du monde», répond Sylvain Tesson. Les frontières se déplacent, elles s'ouvrent et se ferment en fonction des conflits, des tensions. Du temps de Nicolas Bouvier, on pouvait traverser l'Iran

et l'Afghanistan, mais il était par exemple impossible de voyager en toute liberté entre Kaliningrad et Vladivostok.

«Pourquoi part-on ? interroge Cédric Gras dans *Saisons du voyage* (Stock, 2018). C'est la question qu'on vous sert éternellement en entrée. L'appel du large est un signal que n'entendent pas toutes les ouïes. Aujourd'hui, je peux avec plus de certitude affirmer que je pars car je m'ennuie. La Terre, vaste salle des pas perdus.» Cédric Gras est attiré par les marges et les confins du monde, les paysages austères et hostiles, les déserts de glace et les cimes inaccessibles. Le terrain de jeu du prix Albert-Londres 2020 pour *Alpinistes de Staline* (Stock) est celui du Grand Est russe, décliné entre steppes et taïga. L'écrivain de 41 ans est allé jusqu'à l'Antarctique sur un brise-glace soviétique, pour voir et décrire la mer des Cosmonautes, dont il a tiré un livre. Cédric Gras a rendu visite à Sylvain Tesson dans sa cabane en Sibérie, a partagé la promiscuité d'un side-car sur les routes de la Bérézina puis l'a accompagné quelques jours sur ses chemins noirs. Comme Bouvier avec son ami peintre Thierry Vernet, les deux hommes ont partagé des kilomètres et des verres d'alcool. Ils se sont désormais éloignés l'un de l'autre.

**DANS** la bibliothèque de Cédric Gras, *L'Usage du monde* voisine avec des ouvrages en cyrillique et de beaux livres sur la montagne. L'auteur vit dans un petit appartement sous les toits, au centre de Paris, avec poutres apparentes et fenêtres grandes ouvertes. De son bureau, il pourrait presque toucher la cime d'un grand marronnier planté à quelques mètres. Derrière, c'est la coupole de l'église du Val-de-Grâce qui remplit l'horizon. En suspension sur les poutres centenaires, des sacs de voyage informes, des valises rigides et une grande malle ayant appartenu à son grand-père. Le voyage est héréditaire. Contrairement à ceux de Nicolas Bouvier, les récits de Cédric Gras et de François-Henri Désérable effleurent aujourd'hui la politique, prennent parti. Ils nous racontent les paysages, mais aussi la société avec ses désordres et ses bouleversements. Le récit de Bouvier était intemporel, les leurs s'inscrivent dans une époque. Cédric Gras décrit le Donbass de 2014 dans son roman *Anthracite* (Stock, 2016) ; François-Henri Désérable parcourt l'Iran bouleversé de 2022. «Bouvier se trouve en Iran au moment du procès de Mohammad Mossadegh [ancien premier ministre iranien], fin 1953. C'est un moment de tension politique extrême dans le pays, mais il ne fait que l'évoquer, rappelle Désérable. Je me suis demandé s'il n'aurait pas dû en dire plus... Mais non, parce que c'est pour son intemporalité que *L'Usage du monde* se lit avec autant d'émerveillement aujourd'hui. Même soixante ans après sa publication ! Est-ce qu'on lira encore Tesson, Désérable et Gras dans soixante ans ?» Avant de s'envoler pour Téhéran, François-Henri Désérable s'est rendu sur la tombe de l'écrivain suisse, à Cologne. Sur sa pierre tombale, il a trouvé la reproduction d'une petite Topolino en fer-blanc et un galet poli sur lequel une main anonyme a écrit : «Et maintenant, Nicolas, enseigne-nous l'usage du ciel.» <sup>(M)</sup>

“Nicolas Bouvier se trouve en Iran au moment du procès de Mohammad Mossadegh, fin 1953. C'est un moment de tension politique extrême dans le pays, mais il ne fait que l'évoquer. Je me suis demandé s'il n'aurait pas dû en dire plus... Mais non, parce que c'est pour son intemporalité que *L'Usage du monde* se lit avec autant d'émerveillement aujourd'hui. Même soixante ans après sa publication ! Est-ce qu'on lira encore Tesson, Désérable et Gras dans soixante ans ?” François-Henri Désérable, écrivain



À gauche, des fumeurs de narguilé dans une tchaikhane (« maison de thé », en persan) du bazar de Tabriz, en Iran (non datée, estimée vers 1953-1954).

Ci-contre, un marchand de cercueils à Prilep, en Macédoine du Nord (ex-Yougoslavie), en août 1953.

Ci-dessous, dans le quartier d'Araki-chō, à Tokyo, en 1956.

